

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 21

Artikel: Bussigny : un souvenir littéraire
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197568>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nos ridicules. — Les totzes. — Les cartes postales.

Le monde est plein de fous, et qui n'en veut point voir
Doit demeurer chez soi et cacher son miroir !

C'est vrai, mais à part la *folie endémique* dont nous souffrons tous plus ou moins, il s'abat de temps à autres, sur notre pauvre humanité, de véritables épidémies.

Aujourd'hui, nous souffrons de la manie des cartes postales.

C'est venu à peu près comme la rougeole : d'abord quelques cas isolés, puis, peu à peu, la contagion a fait tache d'huile et maintenant, pour ne pas trop se singulariser, il faut l'avoir, ou l'avoir eue, toujours comme la rougeole. Heureux sont encore ceux qui l'ont eue, mais bien plus nombreux sont ceux qui persistent à l'avoir.

Mon Dieu ! je sais bien que cela passera, comme tant d'autres manies. Je me souviens encore de celle qui fit fureur, au bon temps de ma jeunesse. C'était celle des *totzes*. Les trois quarts de mes lecteurs ne savent pas, sans doute, ce qu'étaient les *totzes*. C'étaient les immenses boutons de métal, dont nos grands-pères et *rièrre grands-pères* décoraient leurs *jacques* et leurs *chausses*. Il y en avait de très beaux, grands comme des écus de cinq francs ; puis il y avait ceux des militaires, décorés d'insignes superbes. Et l'on en faisait des chaînes splendides que l'on gardait soigneusement au fond de sa poche.

A l'école, la maîtresse avait-elle un instant le dos tourné, vite on sortait de sa poche sa chaîne de *totzes* pour la faire admirer au voisin ou pour se mettre à la polir sur son genou. En avons-nous usé des culottes à ce jeu-là !

Inutile de dire que nous avions dépoillé en cachette tous les vieux habits de nos ancêtres, soigneusement conservés jusqu'alors au galetas. Quelques-uns d'entre nous avaient même porté une main sacrilège sur les uniformes de leurs pères.

Un jour, nous eûmes une belle venette. Pour faire revivre un antique usage, on décida au village de faire l'abbaye en uniforme, et les vieux se firent une fête d'endosser les habits qu'ils promenaient dans les avant-revues du temps jadis. Et nous qui, depuis trois mois, en avions enlevé tous les boutons !!!

Quelle frousse, mes amis, quelle frousse ! J'en connais un, aujourd'hui bon père de famille, syndic et député, qui, pendant deux semaines, fit comme le neveu de M^{me} Mac-Miche : il porta double culotte.

Mais où sont les neiges d'antan ? La manie des *totzes* est loin, et nous sommes en plein dans celle des cartes postales.

Signe particulier : la maladie s'attaque surtout aux demoiselles : Trouve-t-elle un terrain mieux préparé, je ne sais, mais ce qui est certain, c'est que nos jeunes filles y mettent un acharnement digne d'une meilleure cause. On ne se douterait pas de la ténacité que peut contenir une de ces jolies têtes qui paraissent aussi vides que celle d'une *agace*. Ces chères enfants n'ont souvent qu'une idée, mais comme elles s'y cramponnent bien !

Aujourd'hui, vous ne pouvez plus partir en voyage, fût-ce à Pully, ou au Chalet-à-Gobet, sans entendre quelques voix suppliantes :

— « Monsieur, envoyez-moi une carte pour ma collection ! »

La première fois, cela vous flatte ! On a beau être un vieux barbon, cela n'empêche pas les sentiments, et l'on est tout heureux de savoir qu'il est par le monde une belle fille qui attend avec impatience de votre prose. Aussi, ce qu'on s'applique pour tourner quelque chose de galant ! On fouille dans les tas des souvenirs pour dénicher un madrigal pas trop usé. Hélas ! A la sixième ou septième récidive, quand vous insinuez timidement à la pauvre enfant que vous ne savez vraiment que lui écrire, elle vous répond avec cette candeur charmante qui double le prix des paroles :

— « Oh ! cela ne fait rien ; écrivez n'importe quoi, pourvu qu'il y ait le timbre de la poste ! » Patatras !! Et vraiment c'est la seule chose à laquelle elles tiennent : le timbre de la poste. Aussi ne se mettent-elles pas en frais d'imagination, ni de style : voici ce qu'elles écrivent en moyenne dix fois la semaine :

Ma chérie,

Je t'envoie une carte-postale pour ta collection. J'espère que tu m'en enverras aussi.

Ton amie,

Fleur de pommier.

J'en connais une qui a bravement adopté la formule suivante :

Ne sachant *pas que* faire, je t'écris,
Ne sachant *pas que* dire, je finis !

N'est-ce pas que c'est joli et gracieux ce français ! Pauvre M^{me} de Sévigné, vous voilà détronée. Et comme les professeurs qui donnent des leçons de style à ces jeunes sont bien récompensés de leurs peines ! Souvent elles s'écrivent à elles-mêmes. Que peuvent-elles se dire ? Mystère !

Le plus terrible, c'est que cette manie ne parait pas près de finir ! Notre manie des *totzes* devait fatalement se terminer quand les *jacques* de nos grands-pères seraient complètement vides de leurs boutons. La rage des timbres-poste diminue au fur et à mesure que la collection se complète. Puis elle procure des joies ineffables au collectionneur, quand il réussit à mettre la main sur une pièce rare.

Pour les cartes postales, pas de pièces rares, et surtout pas de raison pour que cela finisse ! Elles envahissent tout, au grand bonheur des fabricants et des marchands, car chose qui me console, il se trouve toujours des gens moins fous que les autres pour exploiter les folies de leurs congénères.

Et, comme ils s'y entendent ! Chaque jour voit apparaître de nouvelles cartes ! Quelques-unes, il faut le reconnaître, sont très jolies et très artistiques ! Mais que d'horreurs dans le tas !!

Puis franchement, la figure de nos facteurs ne vous fait-elle pas pitié ? Ils sont surmenés, les pauvres diables. Ils n'en peuvent plus. J'en rencontrai l'autre jour un que je connus autrefois gai, alerte, souriant et que je re-

trouvai triste, morose, courbé sous le poids des soucis.

— Mon Dieu ! Qu'avez-vous donc ? lui demandai-je ?

— Hélas, mon pauvre Monsieur d'Antan. Je n'y puis plus tenir. J'ai dans mon quartier quatre pensionnats de demoiselles et trente deux demoiselles *égrenées*... avec les cartes-postales, vous comprenez !!!

Et les amoureux !! Je m'intéresse à eux, moi — mes proches disent qu'il se mêle à ce sentiment beaucoup de regret et un peu d'envie, c'est possible. — Et j'en veux aux cartes postales du chagrin qu'elles ont causé l'autre jour à un gentil garçon de mes amis, qui est amoureux, comme on l'est à vingt ans, quand on n'a pas du sang de rave dans les veines.

Il était avec sa belle sur la terrasse de l'église de Montreux. On les avait laissés seuls un moment, pendant que les parents allaient faire des visites, et ce moment de tête à tête paraissait bien doux à notre amoureux. Dame, on a bien des choses à dire, en pareille circonstance ! n'est-il pas vrai, jeunes gens ?

Eh bien, au premier mot d'amour qu'il voulut murmurer, on l'interrompit :

— Oui, oui, c'est bon, ne me dérangez pas ! Aidez-moi plutôt à préparer ces cartes que je dois expédier d'ici !

Et comme il voulait protester.

— Mais, je suis bien forcée. J'en ai reçu de toutes mes amies ; je dois les leur rendre !

Et devant ce splendide panorama, quand toute la nature invitait à l'amour, le pauvre garçon dut refouler ses sentiments et employer sa salive à coller des timbres sur des cartes. Il y en avait vingt-sept !!!

Dites : n'était-ce pas dommage et n'ai-je pas raison d'en vouloir aux cartes postales et à celles qui les maintiennent à la mode ?

PIERRE D'ANTAN.

Bussigny.

Un souvenir littéraire.

La remarque faite par la *Gazette de Lausanne* que les maisons de Bussigny, qui ont été la proie des flammes au commencement de mai, se trouvaient dans le voisinage immédiat de la *Villa Montolieu*, nous a suggéré quelques réflexions.

Nous nous sommes tout naturellement demandé si parmi les nombreux promeneurs qui vont visiter le beau village de Bussigny et contempler le panorama grandiose dont on jouit de la terrasse de son église, il en est beaucoup qui se soient arrêtés un instant pour jeter un coup d'œil sur la villa Montolieu. Nous nous sommes même demandé si sur cent personnes qui passent par ce village, il en est vingt ou trente seulement qui sachent que cette ancienne maison fut pendant longtemps la demeure préférée et chérie d'un auteur dont la plupart des ouvrages ont fait les délices d'un nombre considérable de lecteurs.

Qui n'a pas lu *Caroline de Lichtfeld*, le *Robinson suisse*, la *Ferme aux abeilles*, les *Châteaux suisses*, etc. ?

Dans une notice biographique sur M^{me} de Montolieu, et malgré un jugement assez sévère porté sur les écrits de l'auteur, en général, M. Eug. Rambert nous dit, en parlant des *Châteaux suisses* : « Après avoir relu, par pure » curiosité critique, le *Château de Vufflens*, j'ai » relu par plaisir les châteaux de *Blonay*, des » *Clées* et de *Montricher*. »

Isabelle de Montolieu était fille du doyen Polier de Bottens, pasteur à Lausanne. Elle n'avait que dix-sept ans lorsqu'elle perdit sa mère. Peu de temps après, elle épousa Benjamin de Crousaz, dont elle eut un fils qu'elle chérissait. C'est de l'époque de son premier mariage que datent ses relations avec M^{me} de Genlis. Celle-ci, déjà avantageusement connue comme auteur, dut fuir, comme émigrée, la France, sa Patrie.

L'affluence des réfugiés et des voyageurs était alors considérable à Lausanne, où ils ne trouvaient plus à se loger. Un jour, M^{me} de Crousaz, qui habitait la rue de Bourg, étant à sa fenêtre avec son mari, vit arriver devant l'hôtel, situé en face, une dame étrangère, dont les bagages, la harpe comprise, annonçaient une personne de haute condition. Elle attendait avec une certaine angoisse, dans sa voiture, qu'on pût lui procurer un logement. Tout fut inutile : plus une place dans les hôtels.

M^{me} de Crousaz, prenant pitié de la pauvre étrangère, lui fit offrir l'hospitalité suisse, qui fut acceptée de grand cœur. Et dès lors les deux dames lièrent des relations de la plus intime amitié.

M^{me} de Crousaz n'avait encore que 24 ans lorsqu'elle perdit son premier mari, et c'est pour se consoler de son veuvage qu'elle commença à se vouer aux travaux littéraires.

Caroline de Lichtfeld, son premier et son meilleur ouvrage, parut en 1781, quelque temps avant le second mariage de son auteur avec M. de Montolieu, gentilhomme languedocien, établi depuis plusieurs années à Lausanne, et qui mourut cinq ans après, frappé de paralysie.

Caroline de Lichtfeld parut d'abord sous le voile de l'anonyme, édité par les soins de M. Deyverdun, l'ami de Gibbon, avec qui M^{me} de Montolieu était très liée.

Ce livre obtint une telle vogue qu'il fut réimprimé la même année à Londres et à Paris. Il valut à son auteur une réelle popularité. — Ce fut tout un événement littéraire, surtout sur les bords du Léman. Les dames prirent feu. « Elles passent leurs journées à écrire des » romans, écrivait Louis Bridel, frère du doyen; » leurs toilettes ne sont plus couvertes de » chiffons mais de feuilles éparées, et si l'on » déroule une papillote on est sûr d'y trouver » des fragments de lettres amoureuses, des » descriptions romantiques. »

La révolution passa au travers de cette idylle sans trop la troubler; du moins la vit-on recommencer aussitôt le ciel rasséréné, et s'épanouir les *Châteaux suisses*.

Il fallait que la littérature romancière à Lausanne eût acquis un certain renom, puisque Bonaparte, premier consul, recevant, en 1803, les députés vaudois, délégués à la *Consulte helvétique*, en vue de l'*Acte de médiation*, demanda à l'un d'eux si l'on faisait toujours des romans à Lausanne. Il se souvenait d'avoir entendu appeler cette ville la *ville des romans*, alors qu'il se rendait au Congrès de Rastadt, en 1797.

Il est certain que l'impulsion vint de M^{me} de Montolieu et de *Caroline de Lichtfeld*. L'immense succès de ce livre et le besoin d'augmenter son modeste revenu, afin de mieux

pouvoir faire le bien, auquel la poussait son âme compatissante, décidèrent M^{me} de Crousaz à se vouer à la carrière littéraire. Elle livra dès lors chaque année plusieurs volumes à son libraire.

Dans sa longue carrière littéraire, M^{me} de Montolieu ne publia pas moins de 105 volumes.

C'est surtout à sa modeste maison de campagne, située dans le haut du village de Bussigny, qu'elle se plaisait à écrire. Là, au milieu de riantes prairies, — l'aspect des lieux a évidemment un peu changé dès lors, — dans une contrée faite pour nourrir et développer les goûts littéraires, elle passait des matinées dont elle parla jusqu'à sa mort avec attendrissement et reconnaissance.

Une charmante galerie lui servait de cabinet d'étude. Elle aimait si fort ce joli arrangement que plus d'une fois, dans les beaux jours d'été, elle y passa la nuit couchée sur son sofa, entourée de cages d'oiseaux et de vases de fleurs.

Tout ce que l'émigration française a eu de plus distingué a connu cette petite maison blanche aux contrevents verts, et traversé les allées du jardin de M^{me} de Montolieu. Il suffit de citer le général de Montesquieu, Mathieu de Montmorency, le duc de Laval, Lully Tollendal, le Comte de Saint-Leu, et Chenedollé, qui habitait Préverenges, où il reçut la visite de M^{me} Recamier.

Il est presque superflu de rappeler que pendant ses longs séjours à Bussigny, M^{me} de Montolieu s'occupait sans cesse des écoles, des malades et des pauvres du voisinage. Elle n'aurait pu vivre nulle part sans se mettre en rapport affectueux avec ceux qui l'entouraient.

Une pauvre fille languissait depuis longtemps sur un lit de douleur. Le pasteur de Crissier et de Bussigny, M. Chavannes-Bugnion, voulut bien lui faire son instruction religieuse à domicile et lui promit de l'admettre à la Sainte-Cène dans la triste chaumière dont elle ne pouvait sortir.

M^{me} de Montolieu et M^{me} de Bottens, sa sœur dévouée et son inséparable compagne, prenaient le plus vif intérêt à la malade et la réjouissaient par de fréquentes visites. Au jour fixé pour la communion, ces dames se trouvaient à côté de son lit. Après la dernière prière, M^{me} de Montolieu prit dans ses bras la pauvre fille et l'embrassa en lui disant : « Eh bien ! ma chère enfant, nous voici maintenant sœurs en Jésus-Christ. »

M^{me} de Montolieu mourut en Vennes, le 29 décembre 1832, à l'âge de 81 ans, et fut ensevelie dans le cimetière de la Sallaz. Son fils, quelle adorait, ne lui survécut que 24 heures. Le même convoi déposa dans la même fosse. La même pierre recouvre leur tombeau. On y lit cette inscription si convenable au terme d'une vie bien remplie :

Me voici, Seigneur, avec le fils que tu m'as donné.

La villa Montolieu est maintenant occupée par le pensionnat des demoiselles Subilia.

L. M.

L'assiette au beurre.

Tous les hommes tendent ici bas à satisfaire leur ambition, par des chemins bien différents, il est vrai.

C'est ce but si généralement désiré et si rarement atteint que notre correspondant désigne, dans les couplets suivants, sous le nom d'*assiette au beurre*. Hélas ! au milieu des difficultés sans nombre de l'existence humaine, quel est celui qui n'a pas cherché ou qui ne cherche pas encore l'*assiette au beurre* ?

L'ASSIETTE AU BEURRE.

Air : J'ai voyagé dans des pays
Où ma moustache fut gelée.

Quand je quittai le toit natal,
Bête et neuf comme un sou de cuivre,
Mon père, au lieu de vil métal,
Me donna notre exemple à suivre :

» Mon fils — c'est ainsi qu'il parla,
» Tout bon Vaudois dans sa demeure,
» Pratique le culte de l'a...

bis { » Ran tan plan !
bis » *Le culte de l'assiette au beurre !*

» Chez les Juifs, dans le bon vieux temps,
» Chacun se cramponnait à l'arche ;
» Chez nous autres, bons protestants,
» On voit bien que le siècle marche !
» Ce qu'on vénère quand on l'a,
» Quand on ne l'a plus, ce qu'on pleure,

bis { » Aujourd'hui, mon petit, c'est l'a...
» Ran tan plan !
bis : » *Mon petit, c'est l'assiette au beurre !*

» Qu'un pédant, malgré le progrès,
» Nous blâme à raison des principes,
» On le laisse, avant comme après,
» Pourrir parmi ses participes !
» La plume de ce cuistre-là
» Noircit en vain ce qu'elle effleure,

bis { » Nous restons fidèles à l'a...
» Ran tan plan !
bis : » *Fidèles à l'assiette au beurre !*

» Il s'y blottit tant de vertus !
» Il s'y confit tant de merveilles !
» Il s'y transforme tant d'obtus !
» Il s'y raccourcit tant d'oreilles !
» Toute bonne bête en ce plat,
» En moins de rien devient meilleure,

bis { » Ayant cuit dans le jus de l'a...
» Ran tan plan !
bis : » *Dans le jus de l'assiette au beurre !*

» Mon fils, les destins sont chanceux,
» Toutefois, si le ciel m'exauce,
» Tu seras du nombre de ceux
» Qui trempent leur pain dans la sauce !
» Quel plus noble vœu que cela
» Pourrais-je bien faire à cette heure !

bis { » Pars, mon fils, en quête de l'a...
» Ran tan plan !
bis : » *En quête de l'assiette au beurre.* »

Je partis — depuis j'ai marché,
Monsieur, de surprise en surprise,
Nul fonctionnaire n'a lâché
Pour moi la place qu'il a prise,
Et, bâti, comme me voilà,
Il faudra que je vive et meure,

bis { » Sans avoir mis le nez dans l'a...
» Ran tan plan !
bis : » *Mis le nez dans l'assiette au beurre.*

E. D.

La photographie.

Son développement. — Ses progrès. — Ses surprises.

Tout le monde photographe ! Tels sont les mots qu'on lit, depuis quelques années, sur les prospectus de certains fournisseurs d'appareils photographiques.

Se peut-il ? Le principe et les procédés photographiques, qui furent longtemps un mystère pour nombre de gens, sont-ils aujourd'hui le secret de polichinelle ? En un mot, chacun peut-il devenir d'un jour à l'autre photographe ? Oui, si l'on entend par là qu'il suffise de se promener avec une petite boîte rectangulaire, de la braquer sur une personne ou un site quelconque, puis, rentré à la maison, de s'enfermer, tous volets clos, dans sa chambre ou dans une cave pour « développer les plaques ». C'est là le commencement. Quand il n'a pas trop de mécomptes — car il leur faut d'emblée faire une large part — le photographe-amateur va plus loin. Mais, c'est rare. Le plus souvent, pour terminer les opérations, il recourt aux lumières d'un professionnel.